

de classe, il se rend compte de sa force et de sa puissance. *Les révoltes des paysans roumains contre le gouvernement des boyards, les insurrections armées des paysans bulgares contre le gouvernement fasciste du professeur Tzankoff, la résistance organisée des paysans croates contre l'impérialisme panserbe, les révoltes incessantes et les luttes héroïques des paysans de Macédoine contre les oppresseurs de Belgrade et d'Athènes, les insurrections des paysans albanais contre la caste des beys féodaux, la compréhension du front-unique révolutionnaire des nations opprimées avec les classes opprimées des nations dominantes contre les oppresseurs communs, — toutes ces luttes, et ces mouvements sont des signes de réveil et de maturité. Le règlement définitif des comptes avec les oppresseurs ne tardera pas à venir.* Par l'emprisonnement de cinq mille paysans en Yougoslavie, le massacre de quinze mille paysans en Bulgarie, les persécutions et les massacres des paysans roumains et albanais les cinq cliques gouvernantes creusent leur propre tombe, dans laquelle les peuples balkaniques les enterreront par une insurrection armée, forte et organisée.

Les 30,000,000 de paysans pauvres et moyens de tous les pays balkaniques sont un réservoir inépuisable de la force et de la puissance populaires en lutte pour la Fédération Balkanique. Les gouvernements balkaniques spéculent sur leur bas niveau culturel, sachant qu'il y a plus de 25 millions de paysans illettrés. C'est le mérite des régimes balkaniques dont ils peuvent se louer près des masses paysannes; c'est aussi une accusation terrible contre eux-mêmes. Le jour venu, les paysans sauront être juges et parties contre leurs maîtres.

Les masses paysannes s'aperçoivent que leurs gouvernements ne sont pas capables de résoudre la question vitale pour eux, — la Réforme Agraire. Abolir les grandes propriétés foncières, donner la terre à ceux qui la travaillent, perfectionner l'économie rurale et le niveau technique, élever l'idéologie des paysans, les décharger des gros impôts et autres fardeaux en les faisant payer par les spéculateurs, les richards et les banquiers, interdire la spéculation avec des produits agricoles; — voilà des problèmes que les dictateurs balkaniques sont incapables de solutionner. Avec leur politique anti-paysanne les gouvernements balkaniques les forcent de suivre la voie des paysans russes. Les paysans des états balkaniques, ceux des nations opprimées comme ceux des nations dominantes, n'ont aucun intérêt à la conservation des régimes existants. Dans le cadre de ceux-ci, ils ne pourraient jamais obtenir des conditions économiques et culturelles favorables. Prochainement, nous aurons l'occasion d'examiner la Réforme Agraire des dirigeants balkaniques. Aujourd'hui, nous nous bornerons de constater que les dirigeants de la réaction balkanique, dans la mesure où ils furent forcés d'accomplir la Réforme Agraire, ne la firent nullement dans l'intérêt des masses paysannes. Aux propriétaires fonciers et aux féodaux ils laissèrent des quantités énormes de la terre, et celle qui dut être confisquée, fut payée et dédommée sous forme de diminution des impôts et autres charges, qui tombent de nouveau sur le dos des paysans. La terre ne fut pas donnée aux paysans pauvres, mais aux privilégiés des cliques régnautes et aux membres des organisations fascistes. Dans la plupart des provinces les paysans sont exposés à la famine, quoique la terre cultivable pourrait nourrir deux fois plus de population.

L'émancipation économique et culturelle des paysans sera leur oeuvre propre, et non celle des parlements bourgeois et d'autres parlottes trompeuses. La conquête du pouvoir et la constitution des républiques fédératives ouvrières et paysannes sont le seul salut des paysans balkaniques.

Le troisième fondement de la fédération des républiques ouvrières et paysannes libres sont les prolétaires des villes, les ouvriers industriels, les artisans et les petits fonctionnaires de l'état, au nombre de 5,000,000. La bourgeoisie réactionnaire des Balkans croyait qu'avec l'interdiction de l'activité légale des partis communistes elle supprimerait aussi les revendications des masses ouvrières et empêcherait les luttes pour la prise du pouvoir et la création des républiques fédératives ouvrières et paysannes. En mettant hors la loi les partis communistes, les réactionnaires croyaient arrêter la vague révolutionnaire, mais ils se sont trompés lourdement. La volonté des ouvriers et des paysans d'exterminer leurs tyrans et conquérir le pouvoir libérer les nations et classes asservies, en un mot la lutte pour la constitution de la république fédérative des Balkans est plus grande que jamais.

Les ouvriers et les paysans des Balkans sont invincibles parce qu'ils sont la force et la puissance, ils sont les producteurs de la richesse, le cerveau et le cœur des Balkans.

La clique libérale régnante aux Balkans croit que nous nous réjouissons de l'avènement des guerres civiles, nous traitant de pécheurs en eaux troubles. Pourtant, n'est-ce pas les nôtres qu'on tue et qu'on torture, n'est-ce pas nous qui sommes les persécutés et les hors la loi? Au lieu de se lamenter, nous tenons compte des réalités, quelles qu'elles soient. Nous voyons que la réaction contre-révolutionnaire redouble la terreur, que le

chaos grandit et c'est encore nous qui nous dressons contre cette réaction, mais sachant qu'elle n'est pas capable de gouverner avec d'autres méthodes que celles qu'elle emploie, et qui sont semblables — l'histoire nous l'enseigne, messieurs, qui êtes aussi vaniteux qu'ignorants — chez tous les gouvernements qui oppriment les nationalités et les classes. *Les paysans et les ouvriers des Balkans se trouvent sur le chemin qui mène du vieux monde au monde nouveau, de la vieille société à la nouvelle.*

Enfin, il est de notre devoir de mentionner encore un combattant de la fédération des républiques ouvrières et paysannes balkaniques. Ce sont les intellectuels honnêtes, conscients de leurs devoirs envers le peuple, qui se comptent aujourd'hui par milliers, tandis qu'ils n'étaient qu'une poignée il n'y a pas bien longtemps.

Ces intellectuels travaillent infatigablement à la réalisation de la révolution idéologique dans les connaissances et consciences des peuples balkaniques. La révolution, ce n'est pas seulement le jour de l'insurrection armée des nations et des peuples opprimés contre leurs oppresseurs. Non moins importante est la révolution qui se produit dans les cerveaux, quand le peuple opprimé acquiert des notions politiques et culturelles, une conscience et une idéologie de classes à toutes épreuves, la vraie connaissance de soi-même, de sa puissance, de sa situation sociale, de ses droits, ses devoirs et son but. L'étude et l'analyse des régimes balkaniques nous montrent clairement leur vraie couleur: la pourriture et la corruption, l'asservissement à l'étranger et le règne par la terreur, l'obscurantisme, les basses jouissances et la décomposition. Le procès de la révolution idéologique se réalise chez les peuples balkaniques. C'est le prologue de l'insurrection armée.

En terminant, et pour nous résumer, nous dirons:

Les peuples balkaniques, connaissant bien leurs ennemis ne cesseront la lutte avant l'annéantissement du traité de Versailles, de l'impérialisme et le militarisme de la Serbie, Roumanie et Grèce, du fascisme bulgare et le féodalisme albanais.

Les révoltes, l'action illégale, l'insurrection et les révolutions ne prendront fin avant leur libération économique, sociale et culturelle, conditions indispensables au progrès de 30 millions de paysans et 5 millions d'ouvriers.

Dans les luttes qui viennent il faudra des sacrifices énormes, sans lesquels la victoire serait impossible.

Les peuples balkaniques sont certains de l'aide moral et matériel des paysans et des ouvriers du monde entier, ainsi que de tous ceux qui sympathisent avec les mouvements révolutionnaires.

La débâcle de tout le système de la vieille société européenne est proche; les changements économiques et idéologiques profonds s'imposent à l'humanité contemporaine.

En abattant tous nos ennemis, il faut que du chaos et de la misère d'aujourd'hui, nous formions la libre, riche et forte Fédération Balkanique de demain.

Belgrade, Janvier 1925

Bibliya

La tragédie de l'échange des populations

Constantinople, le 24 Janvier

Le salut des malheureuses populations des Balkans est uniquement dans leur entente sincère, dans leur collaboration étroite, en un mot, dans leur fédération.

Cette vérité aveuglante a été ignorée par les mauvais bergers de ces peuples.

Déjà avant la guerre balkanique des voix généreuses et puissantes se sont élevées, même chez nous, pour soutenir l'idée de la fédération. Les jeunes-turcs, représentants de la féodalité agonisante, par conséquent conservateurs, chauvins et totalement étrangers aux intérêts des masses travailleuses, se sont montrés hostiles à cette idée lumineuse.

Les dirigeants des pays balkaniques, l'ex-roi Ferdinand en Bulgarie, Pachitch en Serbie, Vénizélos en Grèce, aussi antidémocrates et imbéciles que les gouvernements turcs, sous prétexte d'émanciper la Macédoine subjuguée, mais en réalité pour satisfaire à leurs visées impérialistes, se sont rués sur l'Empire Ottoman.

La guerre balkanique, dont on connaît la triste issue, a saigné à blanc la Macédoine et les peuples de la péninsule.

Ce n'était toutefois, que le commencement du cortège des calamités qui allaient s'abattre sur les Balkans.

Elle a donné naissance à la conflagration générale qui a plongé dans le sang et le deuil, non seulement les Balkans, mais toute l'humanité.

Ces conflits sanglants et atroces ont rallumé chez les classes dirigeantes une haine réciproque tellement féroce que même après la paix elles continuent à se faire la guerre sans merci qui achèvera la débâcle des masses laborieuses qu'elles exploitent et tyrannisent.

L'échange des populations porte le caractère de cette haine criminelle.

La situation des populations échangées et des réfugiés, aussi bien en Turquie, en Bulgarie qu'en Grèce est si sombre, si navrante, qu'au spectacle de leur misère sans bornes on frémit d'indignation et de révolte.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur cette honte de la civilisation bourgeoise, pour en saisir toute l'opprobre.

Voyons d'abord ce qui se passe en Turquie.

Avant le commencement même de l'échange un journal nationaliste, „l'akcham“, examinant la question écrivait ceci: „Ces émigrés seront obligés d'abandonner leurs fermes, leurs habitations, leurs champs, leur bétail, leurs effets et leurs instruments aratoires. Ils devront émigrer chez nous en Turquie. Mais qu'est-ce qu'ils trouvent en échange de leurs fortunes abandonnées? Des débris... rien que des débris Des endroits déserts dépourvus de population et des villages ruinés par l'incendie.

D'ailleurs, d'après l'usage établi entre deux pays qui font l'échange de leurs populations, les éléments échangés s'approprient respectivement les biens abandonnés de part et d'autre. Actuellement, il ne reste plus en Anatolie de population grecque. Lors de la retraite de l'armée hellène, ils n'ont rien laissé d'intact derrière eux. A l'heure qu'il est nous n'avons ni villages, ni habitations, ni fermes, ni bétail, ni instruments aratoires. L'armée grecque agissant comme si la paix était déjà conclue, a rembarqué toute la population grecque et a balayé le pays. Rien n'est resté debout. Partout des ruines. Comment donc pourrions-nous, dans ces localités désertes et ruinées où une certaine de personnes même ne pourraient vivre, y installer 200.000 émigrés qui nous viendront de la Macédoine hellène? C'est impossible.“

Ce que „l'akcham“ qualifiait d'impossible, arriva cependant. Et ce fut une véritable catastrophe.

Un autre journal, „le Vatan“ se lamenta dans les termes suivants, en présence du malheur.

„Suivant les calculs les plus modérés, la moitié des immigrants succombera au cours de cet hiver, si les choses vont du même train. Et l'année prochaine, lorsque le malheur sera consommé, de nouveau on ne demandera compte à personne.“

Continons à prêter l'oreille aux doléances de la presse:

Selon les renseignements d'une personne arrivée du littoral de la Mer Noire, 70% d'enfants des immigrants, installés dans un village dans ces parages, meurent actuellement. Le malaria fait de grands ravages. Les immigrants auraient déclaré à un médecin de passage: „Laissez-nous et cherchez à sauver nos enfants.“ Les injections faites par le médecin n'ont pu que retarder d'une semaine les décès. Deux enfants meurent journellement. Probablement, comme dans un grand nombre de localités en Anatolie, là également il ne restera, après quelques années qu'un cimetière en ruines.“

Suivant les renseignements du „Jeni Assir“, les pavillons des immigrants installés à Smyrne ont été complètement inondés. Un immigrant s'est noyé dans les eaux. Sur cela, des centaines d'immigrants, hommes et femmes, se sont rendus devant le konak du gouverneur et ont violemment protesté contre le sort qui leur est fait.

On télégraphie de Smyrne que la situation des 15.000 immigrants de Seuké est réellement navrante. Mille d'entre eux sont morts en six mois.

On écrit au „Vatan“ ce qui suit de Samsoun:

„7-8 immigrants habitent depuis un mois une cabane. La moitié de ces pauvres gens est décédé. Mais je vais vous relater une scène tragique dont j'ai été le témoin oculaire.

„Hier, j'ai vu l'un de ces immigrants qui, étendu dans la rue, au milieu des eaux de la pluie, gémissait amèrement. Sa femme restait auprès de lui versant de chaudes larmes. Suivant la déclaration de la femme toute leur famille n'avait rien mis dans la bouche depuis deux jours. Le père, ne sachant que faire s'est mis à mendier. Pendant la nuit, il va au cimetière et y reste jusqu'au matin sous la pluie. Personne ne répond à ses cris d'appel au secours. Le matin, le malheureux se traînant, arrive près de la maison où, à bout de force, s'étend par terre dans les eaux. Comme sa femme, épuisée par l'affre de la faim, n'était pas en état de relever son mari, deux indigènes sont venus heureusement l'aider à le transporter chez lui. Le lendemain j'ai appris que l'immigrant était mort. La femme est allée à la Direction de la Santé pour la prier d'enterrer son mari. „Prends cette civière et apporte ici ton mort, lui répond-on.“ Comment la femme pouvait-elle exécuter l'ordre? Le corps de l'immigrant n'a pu donc être conduit au cimetière que grâce à la charité d'un musulman qui a payé les frais de transport.“

Ekrein bey, secrétaire général de l'Union des immigrants a fait un tableau des plus sombres de la situation dans laquelle se trouvent les immigrants installés à Tcharchamba. Le nombre de décès parmi eux prendrait des proportions inquiétantes. „Si les choses vont de ce train, a-t-il dit, la Turquie sera réduite à un vaste cimetière pour les immigrants.“

„Le Tanine“ raconte le fait suivant, et y attire l'attention du gouvernement:

„Quatre cents familles, originaires de Drama, ont été dirigées à Ismidt, dans le village de Guri Doghdon. Mais elles n'y trouvèrent aucune habitation. Ils passèrent 45 jours sans abri, souffrant de la soif et de la faim. Trente familles d'entre elles vendirent alors tous leurs avoirs et s'installèrent à leurs propres frais, à Kartal où ils s'adonnèrent à la culture du tabac. Quelques jours après le commandant de la gendarmerie de cette localité enrma les pères de familles dans un lieu d'aisance et les obligea à signer une déclaration comme quoi ils renonçaient à tout secours du gouvernement ou à se rendre de nouveau à Ismidt.“

Selon la statistique des journaux de Constantinople, la mortalité des immigrants s'élève à 65% dans le vilayet d'Aidin, à 40% dans celui de Smyrne, à 30% à Samsoun, à 25% à Adana et Mersine, à 20% dans le vilayet de Sivas, à 10% dans celui de Brousse et à 8% en Thrace orientale.

Enfin, avant de terminer, je reproduis le récit suivant d'un rédacteur de „l'akcham“ qui a visité „le Missafir-hané“ d'Ahir-Kapou (à Constantinople même) où sont logés des immigrants.“ L'article porte le titre:

„La maison où l'on meurt.“

„Imaginez une grande et longue écurie dont les fenêtres, les murs, le toit, et même les bancs sont démolis, brûlés. La pluie qui suinte de son toit, dégarni de briques, a formé des ilots, à l'intérieur de cette ruine sans portes, ni cheminées. C'est là que nous hébergeons les malheureux que nous avons arrachés à leurs foyers!“

Quand vous pénétrez par la porte de fer de l'entrée dans ce lieu de misère, vous êtes reçu par une foule de malheureux qui crient „j'ai faim!“ ou qui agonisent.

Des vieillards à barbe blanche, de pauvres femmes voûtées, tremblant de froid et de faim, de petits enfants trotinant, pieds nus, sur les dalles humides; voilà les habitants de ces ruines. Ils sont là qui se promènent comme des fantômes et tous donnent une impression de mort. Quand un étranger pénètre parmi eux, ils le considèrent comme un rédempteur et tous ensemble, se jettent sur lui, en implorant: Sauvez-nous! Nous sommes aussi des vôtres!“

J'avancais encore un peu pour m'arrêter devant un coin sombre, d'où montait un continuel sanglot. Je me portais vers cette voix. Une femme enveloppée dans un „tcharchaf“ noir embrassait en pleurant et en criant, l'enfant de trois ans qu'elle tenait enlacé dans ses bras. On voyait bien qu'elle était tordue par une insupportable souffrance.

Je m'approchais: c'était une femme d'environ vingt-ans. Je lui demandais d'un voix craintive:

Pardon, mais je vois que vous souffrez beaucoup. Qu'y a-t-il?

La jeune femme leva brusquement la tête, serra son enfant sur son sein et me regarda dans le blanc des yeux. Puis avec un sourire infiniment amer elle me dit:

— Vous ne pouvez rien pour moi. Personne n'en est revenu jusqu'ici.

Et elle se mit de nouveau à sangloter. Elle embrassa l'enfant sur les joues, les lèvres, les yeux, caressa ses boucles blondes. Et me tendant le joli bébé, elle me dit:

— Il était son aîné d'un an. On l'a enterré hier. Comprenez-vous?

Puis elle éclata. Elle voulait déverser le trop plein de son cœur.

Effendi! nous avez-vous fait venir ici pour nous tuer? Quel crime fut le nôtre? Dites-le, pour l'amour de Dieu! Ne connaissez-vous pas ce qui s'appelle le sentiment de pitié? N'êtes-vous pas musulman? Même les „giaours“ ne nous ont pas traités ainsi. Dieu seul peut savoir ce que j'ai fait pour sauver mon enfant. Mon pauvre fils est mort faute de soins médicaux. Il m'enlaçait et suppliait: „Maman, sauve-moi!“ J'aurais été la créature la plus heureuse au monde si j'avais pu mourir aussi au moment où mon fils rendait son âme pure à Dieu. J'ai porté son cadavre pendant 48 heures dans mes bras. Nous n'avons pas pu trouver un cercueil et deux employés pour faire enterrer le pauvre petit être. Le corps est entré en putréfaction. Alors, on l'a jeté comme un chien, dans un sac et on l'a emporté. On nous traite pire que des animaux. Peut-être demain, la fièvre et la toux dont il souffre, feront-elles rejoindre son aîné, à ce petit-là!

Elle n'en pouvait plus. Les sanglots l'étouffaient.

Et précisément pour étouffer le scandale, le „vali“ de Constantinople a, un bon soir, fait cerner „le Missafir-hané“ d'Ahir-Kapou par la force armée, afin que personne ne puisse en échapper. Puis, le lendemain, de bon matin, malgré la protestation des hommes et les cris et pleurs des femmes, a fait débarquer ce troupeau humain sur un bateau à destination des côtes d'Anatolie!

C'est compréhensible. La misère des parias est moins criante au fond de l'Asie Mineure que sur les rives du Bosphore. Voilà les conséquences de la tragédie de l'échange pour notre pays.

Sont-elles moins lugubres pour la Grèce et la Bulgarie? C'est ce que nous tâcherons de tirer au clair la prochaine fois.

R. Haydar